

Les citadins et leur quartier (en France) : représentations et usages

AUTHIER Jean-Yves, Professeur, Université Lyon 2
Directeur adjoint du Groupe de recherche sur la socialisation (GRS)

Résumé : *Ni moribond, ni lieu de vie exclusif, ni « village dans la ville » unissant ses habitants dans de multiples réseaux de relations, le quartier des habitants des villes contemporaines, en France, revêt des configurations plurielles qui s'inscrivent dans des manières de cohabiter et de vivre en ville (de conjuguer ancrage et mobilité, proximité et ouverture) socialement et spatialement différenciées. Telle est l'idée centrale de cette contribution, qui présente les principaux résultats de plusieurs enquêtes réalisées auprès d'habitants de différents quartiers anciens centraux, situés à Lyon, Montpellier, Montreuil, Paris et Versailles, et qui mobilise aussi les conclusions d'autres travaux menés dans des quartiers localisés à la périphérie des grandes agglomérations françaises.*

Mots-clés : Quartier, représentations, manières d'habiter, villes, sociologie urbaine

Depuis le milieu des années 1980, le quartier constitue en France un territoire d'intervention privilégié des politiques de la ville (Tissot, 2007). Pour les concepteurs et animateurs de ces politiques, cette « espèce d'espace » (Perec, 1974) est considérée comme « l'instance sociétale de proximité » (Genestier, 1999) qu'il convient de privilégier pour, tout à la fois, résoudre les problèmes sociaux, reconstruire de l'appartenance sociale et traiter l'exclusion économique. Ce privilège (« exorbitant ») accordé au quartier et « à la vie de quartier » (Roché, 1993) contraste fortement avec le diagnostic porté sur le quartier par de nombreux observateurs de la ville et de la vie urbaine contemporaines (Ascher, 1995 et 1998 ; Chalas, 2000 ; etc.). Pour ces derniers, le quartier serait au contraire en déclin, en tant que territoire et échelle des pratiques sociales, au profit du logement d'une part et de la ville d'autre part, en raison à la fois de la mobilité accrue des citadins et de l'affaiblissement des « sociabilités de proximité ». Délaissée par la plupart des citadins, « cette forme sociospatiale si importante dans la ville d'hier » (Dubois-Taine et Chalas (dir.), 1997) ne serait plus investie que par « les groupes "captifs" ou à la mobilité réduite [...] : les jeunes enfants, les personnes handicapées ou âgées, une partie aussi des groupes "marginalisés" » (Ascher, 1995).

Ce diagnostic n'est pas totalement nouveau. Ainsi dans les années 1930, aux États-Unis, le sociologue Louis Wirth (Wirth, 1938) prévoyait déjà, dans le prolongement de l'idée avancée par Georg Simmel selon laquelle la métropole ne se développe pas sur la base de la proximité (Simmel, 1903), la disparition du quartier. Plus près de nous, en France à la fin des années 1960, Raymond Ledrut affirmait dans le même sens : « Il y a deux pôles prépondérants dans la vie des habitants d'une grande cité moderne : *la ville*, avec des processus d'intégration plus ou moins puissants, et d'autre part *le logement*, dont la réalité est souvent plus solide que celle de la ville, prise globalement, pour l'individu. [...] L'échelon sociologique du quartier, en revanche, n'a presque aucune existence effective. » (Ledrut, 1968).

Qu'en est-il précisément aujourd'hui ? Quels rapports les citadins entretiennent-ils, en France, avec cet espace proche de leur logement : quels usages font-ils par exemple des commerces, des jardins publics ou bien encore des équipements situés à proximité de leur domicile ? Quelles relations entretiennent-ils avec leurs voisins et avec les autres personnes qui habitent dans leur quartier ? Quelle valeur accordent-ils à cet espace ? Quelle place, plus largement, le quartier occupe-t-il dans leur vie urbaine ? Pour apporter des éléments de réponse à ces questions, nous présenterons ici les principaux résultats de trois enquêtes que nous avons réalisées en 1997, 2002 et 2003, par questionnaire dans les deux premiers cas et par entretien dans le troisième cas, auprès d'habitants de neuf quartiers situés dans cinq villes françaises : le quartier des Pentès de la Croix-Rousse, à Lyon ; les quartiers Sainte-Anne, Saint-Roch et de l'Ancien Courrier, à Montpellier ; le quartier du Bas-Montreuil, à Montreuil ; le quartier Daguerre, à Paris ; et les quartiers Notre-Dame, Montboron et des Chantiers, à Versailles. Tous ces quartiers appartiennent à une même figure urbaine : la figure du quartier ancien de centre-ville, ce qui permet de les comparer. En même temps, ces quartiers présentent au regard de leur localisation, de leur composition sociale, de leur morphologie ou bien encore des ressources qu'ils possèdent en matière de commerces, d'activités ou de lieux distractifs des différences, ce qui rend leur comparaison pertinente¹.

Dans un premier temps, nous traiterons de façon globale des représentations que ces citadins ont de leur quartier, des usages qu'ils font de cet espace, des sociabilités qu'ils entretiennent à proximité de leur domicile et de

1. Pour une présentation détaillée de ces quartiers et des enquêtes réalisées, voir Authier (dir.) *et al.*, 2001 et Authier, 2008.

l'intérêt qu'ils expriment à l'égard de leur lieu de résidence. Dans un deuxième temps, nous insisterons sur les très fortes différenciations qui existent dans les manières d'habiter le quartier de ces citoyens. Ces différenciations sont en partie liées aux caractéristiques sociales des individus et aux caractéristiques morphologiques et sociales des contextes d'habitat dans lesquels ils résident. Mais ces différenciations prennent aussi sens au regard des manières elles-mêmes très contrastées de vivre en ville et hors de la ville de ces habitants, que nous évoquerons dans un troisième temps. Les résultats de ces enquêtes, issus de l'observation de populations et de contextes urbains singuliers, seront enfin mis en rapport avec les conclusions d'autres travaux menés dans des « quartiers » qui aujourd'hui font plus volontiers l'actualité et qui se situent à la périphérie des grandes agglomérations françaises.

1. LA FORCE DU QUARTIER : REPRÉSENTATIONS, USAGES, SOCIABILITÉS ET ATTACHEMENT

Dans l'enquête par questionnaire que nous avons réalisée en 1997 (auprès de 1 697 individus), la première question qui a été posée aux enquêtés à propos du quartier était la suivante : « comment s'appelle votre quartier ? ». À cette question, toutes les personnes interrogées ou presque (93 %) ont été en mesure d'apporter une réponse. Autrement dit, pour ces citoyens le quartier constitue bien, tout d'abord, un espace de référence.

Plus encore, pour ces habitants le quartier apparaît comme un lieu de multiples usages. Ainsi, pour ne citer que quelques chiffres, près de 90 % des personnes interrogées (en 1997) ont effectué des achats dans au moins un commerce de leur quartier au cours de la semaine précédant l'enquête et 60 % en ont fréquenté au moins trois différents ; 65 % déclarent se promener régulièrement dans leur quartier ; 57 % exercent à proximité de leur domicile des activités culturelles, artistiques, sportives ou militantes ; près d'un individu sur deux est sorti (le soir) au moins une fois dans son quartier au cours du dernier mois précédant l'enquête, pour aller au restaurant, pour participer à des manifestations sportives ou culturelles, ou bien encore pour se rendre chez des amis, des collègues de travail ou des membres de sa famille ; et près d'un habitant sur deux également fréquente régulièrement les bars de son quartier.

Lieu d'usages variés, le quartier se présente également ici comme un lieu dans lequel les habitants entretiennent volontiers des relations de sociabilité. Pour ne citer à nouveau que quelques chiffres, 90 % des personnes enquêtées en 1997 entretiennent des relations de voisinage à l'intérieur de leur quartier, dans leur immeuble et/ou hors de leur immeuble ; et près de 60 % entretiennent des relations avec des membres de leur famille, des collègues de travail ou – et c'est le cas le plus fréquent (49,3 %) – des amis résidant dans leur immeuble ou dans un autre immeuble du quartier².

Les quartiers que nous avons étudiés sont donc loin de constituer des entités délaissées par leurs habitants. Pris dans leur ensemble, ces citoyens apparaissent d'ailleurs fortement attachés à leur quartier et davantage attachés à leur quartier qu'à leur logement. Ainsi, s'ils devaient déménager, 53,1 % des habitants interrogés (en 1997) regretteraient « beaucoup » leur quartier et 38,4 % seulement regretteraient « beaucoup » leur logement.

Bien souvent, ces deux grands registres (pratique et symbolique) des rapports au quartier fonctionnent de pair. Mais ce n'est pas toujours le cas. Par exemple, les retraités qui se caractérisent par un fort attachement à leur quartier ont rarement tendance, dans les contextes urbains observés, à être des « habitants de quartier ». Autre illustration, mais inversée, les « artistes » qui ont volontiers tendance à fortement investir leur quartier déclarent rarement qu'ils regretteraient beaucoup leur quartier en cas de déménagement, sans doute parce qu'ils sont davantage attachés aux attributs du type de quartier dans lequel ils se trouvent qu'aux singularités du quartier dans lequel ils résident.

2. UNE PLURALITÉ DE QUARTIER : POPULATIONS ET CONTEXTES

Comme le laissent apparaître ces derniers éléments, si les quartiers que nous avons observés ne constituent pas des entités délaissées par leurs habitants, tous ces habitants n'entretiennent pas le même type de rapport à leur quartier. À un premier niveau, des différences se dessinent dans la manière dont ces citoyens délimitent leur quartier. En effet, selon les individus, et selon les sites de l'enquête, les contours de cet espace varient : parfois, le quartier est réduit à la rue, voire à la résidence dans laquelle habite l'enquêté ; dans d'autres cas, à l'opposé, l'entité nommée se confond avec le centre-ville ou, beaucoup plus exceptionnellement, avec la ville (ou l'arrondissement). Mais, dans plus de la moitié des cas (dans le questionnaire de 1997) les « quartiers » des enquêtés correspondent précisément aux quartiers de l'enquête.

2. Dans ce domaine, comme dans celui des usages, les données de l'enquête réalisée en 2002 (auprès de 319 individus) confirment très largement ces résultats.

À ces représentations différenciées s'ajoutent des différences dans les usages que ces citoyens font de leur quartier. C'est ce que met en évidence le tableau suivant :

<insérer tableau 1>

Ce tableau permet de distinguer quatre modes d'usages du quartier et, par extension, d'identifier quatre catégories d'habitants pour lesquelles le quartier désigne des réalités très différentes. La première catégorie est composée d'individus qui ont un faible usage (ou aucun usage) de leur quartier (au regard des pratiques prises en considération). La deuxième catégorie regroupe les habitants qui ont un usage « traditionnel » de leur quartier, qui fréquentent les commerces, les écoles et/ou les bars avec des voisins ou des proches, c'est-à-dire aussi des habitants pour qui le quartier fonctionne comme un espace de proximité. La troisième catégorie est constituée, tout au contraire, d'individus pour qui le quartier fonctionne comme un espace ouvert sur le cosmopolitisme de la vie urbaine : ces individus sortent (le soir) dans leur quartier, assistent à des spectacles et/ou fréquentent les bars situés à proximité de leur domicile avec des personnes autres que leurs voisins ou leurs proches. Entre ces deux derniers cas de figure opposés, la quatrième catégorie est formée d'habitants pour lesquels le quartier est à la fois un espace de proximité et un espace d'ouverture sur l'extérieur et sur des liens diversifiés, qui fréquentent par exemple les commerces et les écoles et qui en même temps sortent (le soir) dans leur quartier.

Les distributions de ces quatre catégories d'habitants au sein de notre échantillon confirment que dans les contextes urbains que nous avons étudiés le quartier n'occupe pas une place résiduelle. En même temps, ces distributions montrent que dans ce type de contextes le quartier fonctionne assez rarement (de façon exclusive) comme un espace de proximité.

Derrière ces diverses catégories d'habitants figurent des individus socialement différenciés. Ainsi, les femmes, les couples avec enfants, les individus âgés de 40 à 60 ans, les personnes faiblement diplômées, les employés, les ouvriers, les chômeurs et les inactifs sont sur-représentés parmi les habitants qui ont un usage traditionnel de leur quartier. À l'opposé, les habitants pour qui le quartier fonctionne comme un espace ouvert sur le cosmopolitisme de la vie urbaine sont plus volontiers des hommes, des personnes vivant seules, des jeunes âgés de moins de 30 ans et des étudiants. Entre ces deux populations, les habitants qui font un usage « mixte » de leur quartier sont bien souvent des individus âgés de 30 à 40 ans, des personnes fortement diplômées, des cadres et professions intellectuelles supérieures ou (dans une moindre mesure) des professions intermédiaires. Enfin, les personnes qui n'investissent pas ou qui investissent peu leur quartier sont fréquemment des personnes âgées, des retraités, des ouvriers et des individus faiblement diplômés.

À ces différenciations sociales s'ajoutent de fortes variations locales (cf. tableau 2). Globalement, les individus localisés dans les quartiers situés dans les villes-centres sont proportionnellement plus nombreux à faire usage de leur quartier que les individus localisés dans les quartiers des communes périphériques. De surcroît, dans le quartier du Bas-Montreuil et dans les quartiers versaillais, les habitants ont volontiers tendance à avoir un usage traditionnel de leur quartier. À Lyon au contraire, et plus encore à Montpellier, le quartier fonctionne plutôt comme un espace d'ouverture sur l'extérieur. Et dans le quartier Daguerre, les habitants sont plus enclins à conjuguer proximité et ouverture.

<insérer tableau 2>

Ces variations locales sont en partie le reflet des différences qui existent, en termes de composition sociale, entre les quartiers étudiés. Mais ces variations s'expliquent aussi par le fait qu'à l'intérieur de chaque quartier le champ des possibles en matière d'activités du temps libre, de fréquentation des commerces ou de fréquentation des bars, par exemple, n'est pas équivalent. En même temps, comme le montrent également les données figurant dans le tableau 2, il n'y a pas de correspondance mécanique entre un quartier donné et une manière de l'habiter. Bien au contraire, un même quartier peut représenter pour certains de ses habitants un espace de proximité et constituer pour d'autres un espace d'ouverture sur la vie urbaine, ou être investi par certains habitants et en même temps être délaissé par d'autres.

De fait, les rapports que les citoyens entretiennent avec leur quartier ne sont pas simplement ni une affaire de propriétés sociales dont sont dotés les individus, ni une affaire de contextes morphologiques. Ils sont aussi étroitement liés tout à la fois aux représentations que les individus, en fonction de leurs caractéristiques sociales et de leur histoire, se font de leur quartier et le cas échéant de son évolution, aux manières d'habiter des autres habitants qui résident à proximité de leur domicile et aux représentations que les individus ont de ces autres habitants et de leurs manières d'habiter.

C'est ce que montre, par exemple, le cas des « pionniers de la gentrification », présents plus particulièrement dans les quartiers anciens de Lyon, Montpellier, Montreuil et Paris que nous avons sélectionnés. Âgés de 50 ans

ou un peu plus (lors de l'enquête par entretien réalisée en 2003), ces habitants, souvent propriétaires de leur logement, appartiennent à la population des nouvelles couches moyennes qui, au tournant des années 1980 à Paris et à Lyon, et un peu plus tardivement à Montpellier et à Montreuil, a initié le mouvement de gentrification des quartiers anciens de centre-ville étudiés. Attirés par le côté « populaire » et l'aspect « un peu village » de ces contextes résidentiels, mais aussi par le faible prix des loyers ou des logements, ces « aventuriers du quotidien » (Bidou, 1984), en quête de mixité sociale, ont été pendant leurs premières années d'installation des habitants-militants à la fois très présents dans leur quartier et fortement investis dans les associations et les enjeux locaux (Bensoussan, 1982 ; Chalvon-Demersay, 1984). Dix, quinze ou vingt ans plus tard selon les cas, ces habitants, très attachés à leur quartier, fréquentent encore volontiers les marchés et les petits commerces situés à proximité de leur domicile et parfois les cafés. Ils entretiennent des relations de sociabilité avec leurs voisins ou avec tel ou tel commerçant. Mais leur vie de quartier est moins dense que dans le passé : ils sortent moins souvent à proximité de leur domicile, ils ont localement moins de relations de sociabilité et ils ne participent plus à la vie militante et collective du quartier. Ce moindre investissement local s'explique d'abord par le fait que ces individus ont vieilli. À 50 ans, ou un peu plus, leur sociabilité amicale s'est réduite. Leur vie sociale est davantage centrée sur le travail et sur la famille, sur le logement et le proche voisinage. Mais ce moindre investissement est aussi lié aux transformations que leur quartier a connu au cours des dernières années et notamment au départ des « petites gens » et des militants et à l'arrivée de nouveaux habitants, avec lesquelles la cohabitation est parfois difficile.

3. VIE DE QUARTIER ET VIE URBAINE

Mais on ne peut pas totalement saisir ce que les citadins font, ou ne font pas, dans leur quartier sans prendre aussi en considération ce qu'ils font hors de leur quartier, dans la ville où ils résident ou dans d'autres lieux plus éloignés, et ce qu'ils font dans leur logement. Le tableau ci-dessous, issu de l'enquête réalisée en 1997, donne un premier aperçu de la manière dont les habitants des quartiers anciens centraux étudiés conjuguent usages du quartier, usages du logement et usages de la ville.

<insérer tableau 3>

Élaboré à partir d'un inventaire des usages que ces citadins font de ces trois espèces d'espaces (Authier (dir.) *et al.*, 2001), ce tableau met en évidence neuf manières d'investir, de façon exclusive ou privilégiée, conjointement ou séparément, le logement, le quartier et la ville. Les distributions obtenues soulignent, à nouveau, l'importance que revêt le quartier dans la vie sociale des enquêtés : si l'on prend en considération l'ensemble des configurations dans lesquelles le quartier est présent, il apparaît en effet que ce dernier représente pour près d'un individu sur deux un lieu d'usages très privilégié, voire exclusif. En même temps, les données produites montrent que le quartier ne constitue pas l'univers social le plus investi par les personnes interrogées. Proportionnellement, les enquêtés sont plus nombreux à investir fortement les autres espaces de la ville dans laquelle ils résident, et plus nombreux également à avoir un usage élevé de leur logement. Mais cela ne signifie pas pour autant que les modes de vie de ces citadins se structurent massivement autour du couple logement-ville : au sein de notre échantillon, la figure du citadin nomade et cosmopolite, partagé entre son chez-soi et la vaste ville, mais dépourvu de toute attache avec le quartier dans lequel est inséré son logement, n'est guère incarnée que par un enquêté sur cinq.

En même temps, ce tableau permet d'observer que lorsque les individus ont un usage substantiel de leur quartier, cet usage est rarement exclusif. Tout au contraire, dans les contextes urbains observés, les individus ayant un usage privilégié de leur quartier sont beaucoup plus fréquemment des habitants mobiles, c'est-à-dire des habitants qui investissent les autres espaces de la ville dans laquelle ils résident, que des habitants « captifs » à la mobilité réduite (66,3 % contre 33,7 %).

Cette forte articulation entre vie de quartier et vie urbaine peut toutefois revêtir des formes très diverses selon les individus et selon les contextes. Ainsi, dans certains cas, il existe une continuité forte entre le rapport au quartier des individus et leur vie urbaine hors du quartier. Au contraire, dans d'autres cas, on observe une séparation très nette entre la vie de quartier des individus et leur vie hors du quartier. La première configuration peut être illustrée par les manières d'habiter et de vivre en ville des « éternels étudiants »³ ; la deuxième par l'organisation territoriale des modes de vie urbains des « Versaillais ».

3. Cette dénomination est empruntée à Muriel Tapie-Grime (Tapie-Grime, 1987).

Le quartier et la vie urbaine des « éternels étudiants »

Les « éternels étudiants » constituent une composante importante de la population des nouveaux habitants des quartiers lyonnais, montpelliérains, montreuillois et (dans une moindre mesure) parisiens étudiés. Ces habitants sont des individus jeunes, locataires de leur logement, qui vivent en couple ou en colocation sans enfant ou, plus rarement, des individus un peu plus âgés, propriétaires de leur logement, vivant seuls. Parfois encore en formation, mais le plus souvent jeunes diplômés, ils appartiennent aux couches moyennes instruites et ont souvent des liens avec le milieu artistique.

Leur installation dans ces quartiers anciens de centre-ville s'inscrit dans un choix délibéré de résider dans un lieu adapté à leur mode de vie, centré sur les sorties (nocturnes, culturelles), les sociabilités amicales et les rencontres, et à l'intérieur duquel il est possible de trouver à proximité de chez soi tous les commerces. Aussi ces citoyens se caractérisent par un rapport très élevé à leur quartier. Ils y sont très présents (le soir, mais aussi, le matin ou à d'autres moments de la journée) ; ils utilisent volontiers les petits commerces traditionnels de proximité qui leur permettent de faire leurs courses sans avoir à se déplacer ; ils ont fréquemment recours aux nouveaux commerces de proximité, à l'exemple des commerces « ethniques » ouverts tous les jours et tard le soir, des supermarchés biologiques ou des vidéos clubs, dont les horaires ou les produits sont adaptés à leur rythme et à leur mode de vie ; et surtout, ils sont des clients assidus des terrasses de cafés, des bars nocturnes et des restaurants « branchés », qui leur permettent de retrouver leurs amis, de faire des rencontres ou tout simplement de côtoyer d'autres personnes.

En revanche, les éternels étudiants sont généralement assez peu impliqués dans les sociabilités de voisinage. Même s'ils entretiennent parfois des relations avec leurs voisins d'immeuble, ou avec certains commerçants du quartier, leurs relations de sociabilité dans le quartier sont essentiellement des relations entre pairs. Comme les « multiculturels » bevillois (Simon, 1995), ils se mélangent peu aux autres catégories d'habitants du quartier, qu'ils mettent fréquemment en avant pour souligner le côté « coloré » de leur lieu de résidence. Et ils ne sont pas (la plupart du temps) engagés dans des actions collectives et dans les enjeux locaux.

Pour ces citoyens, le quartier ne désigne pas en effet une entité collective, ni un voisinage de type communautaire, au sens des sociologues de l'École de Chicago. De surcroît, leur fort ancrage dans le quartier n'est pas exclusif d'autres pratiques et d'autres relations localisées hors de leur quartier. Bien au contraire, si les éternels étudiants sont des fervents partisans de la proximité et des adeptes de la marche à pied, ce sont aussi des citoyens très mobiles qui, la semaine, investissent d'autres espaces de la ville dans laquelle ils résident (et en particulier le centre-ville) – ou la ville de Paris pour les habitants du quartier du Bas-Montreuil – et qui, le week-end et pendant les vacances, se rendent très volontiers dans d'autres espaces, pour pratiquer d'autres activités ou pour rencontrer d'autres relations. Autrement dit, le rapport au quartier de ces éternels étudiants s'inscrit très largement, à l'instar des « jeunes adultes isolés » décrits par Bernard Francq et Xavier Leloup, dans « la construction cosmopolite d'un rapport à l'espace et au temps [...] et d'une urbanité où ils se dégagent en permanence de la pesanteur des relations de voisinage, des liens de parenté ou des identités communautaires. » (Francq, Leloup, 2002).

Le quartier et la vie urbaine des « Versaillais »

Les « Versaillais » sont des individus appartenant au milieu des cadres supérieurs (du secteur privé), âgés de 50 à 60 ans, propriétaires de leur logement, qui vivent en couple avec tout ou partie de leurs enfants dans les différents quartiers du centre historique de Versailles retenus. Installés souvent depuis plusieurs années dans ces quartiers, relativement stables au niveau de la population et des commerces et dans lesquels les lieux de sorties (culturelles, nocturnes...) sont relativement peu nombreux, ces citoyens ont une image très positive de leur lieu de résidence. Le quartier est ici apprécié pour son cadre, pour sa tranquillité, pour la stabilité de sa population, mais aussi parce que les générations y sont mélangées et qu'il y règne une certaine animation.

Dans ces quartiers, ces habitants entretiennent des relations de sociabilité « légères » (Granovetter, 1973) avec leurs voisins, parfois associées à des relations d'entraide avec les personnes plus âgées résidant dans leur immeuble, et des relations « plus intenses » avec quelques habitants du quartier qu'ils ont connus au fil du temps. Parallèlement, ils fréquentent les commerces situés à proximité de leur domicile ; ils fréquentent aussi parfois les restaurants et les cinémas qui se trouvent « à quelques minutes à pied » ; et, plus exceptionnellement, ils pratiquent dans l'environnement proche de leur domicile des activités sportives ou associatives. Mais cette vie de quartier « traditionnelle », associant relations et usages de proximité, occupe au total une place assez limitée dans leur vie sociale, qui apparaît fortement structurée autour de deux univers nettement dissociés dans le temps et dans l'espace : le travail (la semaine, à Paris) et la famille (le week-end, à Versailles). Ce sont d'ailleurs bien souvent ces deux centres d'intérêt qui les ont conduits à venir s'installer d'abord à Versailles, à proximité

de Paris, puis dans leur quartier. Cette vie de quartier est de surcroît nettement distinguée de leur vie urbaine hors travail, faite de sorties culturelles relativement fréquentes et plus rarement de sorties au restaurant, qui se déroule essentiellement à Paris. Parfois, elle est aussi concurrencée par d'autres investissements (en temps, en pratiques et en relations) qui ont pour cadre leur résidence secondaire.

CONCLUSION

Ainsi, loin de confirmer le point de vue général sur la « fin des quartiers », les résultats issus de nos enquêtes montrent l'importance que revêt encore aujourd'hui le quartier, en tant que cadre de référence, lieu d'attachement, espace de pratiques et de relations, pour les habitants des quartiers anciens de centre-ville. Ils soulignent aussi que la vie de quartier de ces citoyens n'est pas incompatible, le plus souvent, avec une forte mobilité urbaine. En même temps, ces trois enquêtes menées en quartiers anciens font apparaître avec force l'extrême diversité des « quartiers » des individus et des ménages résidant dans ce type de contexte résidentiel. Ainsi, si pour certains le quartier est tiré plutôt du côté du logement, du voisinage et des « sociabilités internes » (Forsé, 1993), à l'image du quartier des sociologues de l'École de Chicago, pour d'autres au contraire, plus nombreux dans nos enquêtes, il est tiré plutôt du côté de la ville et des « sociabilités externes ».

Issus de l'observation de quartiers singuliers, ces résultats ne sont sans doute pas généralisables à l'ensemble des quartiers urbains. Mais inversement ils ne sont pas totalement spécifiques aux quartiers observés. Plusieurs travaux réalisés sur les « quartiers dont on parle » aujourd'hui (Collectif, 1997 ; Bacqué, Sintomer, 2002 ; etc.) montrent en effet que ces quartiers d'un autre type ne sont pas des territoires anomiques, ni des lieux d'enfermement, comme le suggèrent les représentations médiatiques qui leur sont associées. Dans ces quartiers, les habitants ont des pratiques quotidiennes et des relations (amicales et de voisinage) qui « témoignent d'un usage positif du quartier » (Leclerc-Olive, Duprez, 1997). Comme pour les citoyens que nous avons étudiés, ces pratiques et relations ne sont pas exclusives d'autres pratiques et d'autres relations qui ont pour cadre des espaces plus éloignés (Largo-Poirier, 1997). Au contraire, dans ces quartiers également, les habitants qui sont les plus enclins à entretenir des relations à proximité de leur domicile sont très fréquemment ceux qui ont aussi des pratiques et des relations à l'extérieur du quartier, c'est-à-dire aussi ceux qui sont les moins dépendants de la vie sociale (parfois tendue) de ces quartiers (Villechaise-Dupont, 2000).

De même, comme nous l'avons observé dans nos terrains d'enquête, les auteurs de ces travaux identifient à l'intérieur de ces contextes urbains des manières d'habiter très différenciées. Par exemple, dans ces quartiers, les sociabilités et les pratiques des jeunes varient fortement selon « qu'ils sont scolarisés, actifs ou en galère, *clean* ou dans le *business* » (Kokoreff, 2003) et, de façon très marquée, selon qu'il s'agit de garçons ou de filles. Enfin, ces travaux montrent que loin d'être uniquement des lieux de contraintes, les quartiers qui aujourd'hui font l'actualité peuvent offrir à leurs habitants, et notamment aux jeunes engagés dans une scolarité heurtée et chaotique, des ressources relationnelles, symboliques et identitaires, qui ne sont pas négligeables (Beaud, 2002).

Dans les villes françaises contemporaines, les réalités de quartier n'ont donc pas disparu. Mais le quartier des citoyens aujourd'hui, en France, ne ressemble pas au « quartier-communauté » qui caractérisait certains quartiers d'autrefois. Cela est particulièrement apparent lorsque l'on observe les quartiers anciens de centre-ville et leurs habitants. Mais cela est également visible dans les quartiers d'habitat social périphériques où les relations qui s'instaurent entre les habitants « se tissent en fonction des affiliations subjectives beaucoup plus que sur la base d'un sentiment d'appartenance à une communauté de vie objective » (Avenel, 2004). Autrement dit, à la différence de ce que l'on pouvait observer il y a encore quelques années, le quartier des citoyens (en France) revêt sans doute actuellement une dimension plus individuelle que collective. Mais, comme le soulignait récemment Antoine Haumont (2006), « il n'est pas nécessaire que chaque individu se réfère au destin collectif d'un quartier pour trouver [dans cette espèce d'espace] un cadre et des signaux qui ont un sens pour lui et pour sa propre histoire. »

RÉFÉRENCES CITÉES

- Ascher F. (1995), *Métapolis ou l'avenir des villes*, Paris, Éditions Odile Jacob, 346 p.
- Ascher F. (1998), « La fin des quartiers ? », dans Haumont N. (dir.), *L'Urbain dans tous ses états. Faire, vivre, dire la ville*, Paris, L'Harmattan, coll. « Habitat et sociétés », p. 183-201.
- Authier J.-Y. (2008), « Les citoyens et leur quartier. Enquêtes auprès d'habitants de quartiers anciens centraux en France », *L'Année sociologique*, volume 58, numéro 1, p. 21-46.
- Authier J.-Y. (dir.) et al. (2001), *Du domicile à la ville. Vivre en quartier ancien*, Paris, Anthropos, coll. « Villes », 214 p.
- Avenel C. (2004), *Sociologie des « quartiers sensibles »*, Paris, Armand Colin, coll. « sociologie. 128 », 128 p.

- Bacqué M.-H., Sintomer Y. (2002), « Peut-on encore parler de quartiers populaires ? », *Espaces et sociétés*, n° 108-109, p. 29-45.
- Beaud S. (2002), *80% au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui. Enquêtes de terrain », 330 p.
- Bensoussan B. (1982), « Le recours au quartier. Enjeux et changement social en milieu urbain. (Le quartier de la Croix-Rousse à Lyon) », *Cahiers de l'OCS*, vol. XVI, Paris, CNRS, p. 181-227.
- Bidou C. (1984), *Les Aventuriers du quotidien. Essai sur les nouvelles classes moyennes*, Paris, PUF, 200 p.
- Chalas Y. (2000), *L'Invention de la ville*, Paris, Anthropos, coll. « Villes », 199 p.
- Chalvon-Demersay S. (1984), *Le Triangle du XVI^e : des nouveaux habitants dans un vieux quartier de Paris*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 176 p.
- Collectif (1997), *Ces Quartiers dont on parle*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 350 p.
- Dubois-Taine G., Chalas Y. (dir.) (1997), *La Ville émergente*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 286 p.
- Forsé M. (1993), « La fréquence des relations de sociabilité : typologie et évolution », *L'Année sociologique*, vol. 43, p. 189-212.
- Franco B., Leloup X. (2002), « Espace multiculturel et construction du rapport à l'autre : figure du jeune isolé et relations entre les générations », *Espaces et sociétés*, n° 108/109, p. 71-88.
- Genestier P. (1999), « Le sortilège du quartier : quand le lieu est censé faire lien », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 82, p. 142-153.
- Granovetter M. S. (1973), « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology*, n° 78, p. 1360-1380, trad. fr. dans Granovetter M. S. (2000), *Le Marché autrement*, Paris, Desclée de Brouwer, p. 45-74.
- Haumont A. (2006), *Habitat et vie urbaine, un programme de recherche sur le changement*, Paris, PUCA, coll. « Recherche », n° 166, 56 p.
- Kokoreff M. (2003), *La Force des quartiers. De la délinquance à l'engagement politique*, Paris, Payot, 349 p.
- Largo-Poirier A. (1997), « Sociabilités urbaines », dans Juan S. et al., *Les Sentiers du quotidien. Rigidité, fluidité des espaces sociaux et trajets routiniers en ville*, Paris, L'Harmattan, p. 121-149.
- Leclerc-Olive M., Duprez D. (1997), « Sociabilités et usages du quartier », dans Collectif, *Ces quartiers dont on parle*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, p. 289-320.
- Ledrut R. (1968), *Sociologie urbaine*, Paris, PUF, 232 p.
- Perec G. (1974), *Espèces d'espaces*, Paris, Éditions Galilée, 127 p.
- Roché S. (1993), « Les politiques publiques face au déclin des identités territoriales », *Les dossiers de l'observatoire*, n° 4.
- Simmel G. (1903), « Die Grossstädte und das Geistesleben », trad. fr. « Métropoles et mentalité », dans Grafmeyer Y., Joseph I., 1984, *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier Montaigne, p. 61-77 (1^{ère} édition 1979).
- Simon P. (1995), « La société partagée. Relations interethniques et interclasses dans un quartier en rénovation. Belleville, Paris XX^e », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. XCVIII, p. 161-190.
- Tapie-Grime M. (1987), *La Leçon de l'éternel étudiant : présentation de soi et pratiques résidentielles des nouvelles couches moyennes*, Paris, Plan construction et architecture, 289 p.
- Tissot S. (2007), *L'État et les quartiers. Genèse d'une catégorie de l'action publique*, Paris, Seuil, coll. « Liber », 304 p.
- Villechaize-Dupont A. (2000), *Amère banlieue. Les gens des grands ensembles*, Paris, Grasset/Le Monde, 332 p.
- Wirth L. (1938), « Urbanism as a way of life », *American Journal of Sociology*, n° 44, trad. fr. dans Grafmeyer Y., Joseph I., 1984, *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier Montaigne, p. 251-277 (1^{ère} édition 1979).

Tableaux :

Tableau 1. Les différents modes d'usages du quartier

	Effectifs	%
Aucun usage ou un faible usage	338	19,9
Un usage fondé sur la proximité	305	18,0
Un usage « mixte »	491	28,9
Un usage fondé sur l'ouverture sur l'extérieur	563	33,2
TOTAL	1697	100,0

Source : Enquête 1997

Pour élaborer ce tableau, nous avons pris en considération cinq registres de pratique : la fréquentation des commerces, la fréquentation des écoles, la fréquentation des bars, les soirées passées dans le quartier (hors du logement) et les sorties aux spectacles effectuées dans le quartier. Les deux premières pratiques peuvent être considérées comme deux indicateurs privilégiés d'un rapport au quartier fondé sur la proximité. À l'opposé, les soirées passées dans le quartier (au restaurant, dans des manifestations sportives, etc.) et les sorties aux spectacles attestent plutôt d'une logique d'ouverture sur l'extérieur et sur des liens diversifiés. Pour la fréquentation des bars, le rattachement à l'un ou à l'autre de ces deux types d'usages du quartier est *a priori* plus complexe. Mais le questionnaire permet de dissocier deux grands cas de figure. Dans le premier cas, les individus qui fréquentent les bars de leur quartier y vont accompagnés par des proches ou des voisins. Dans le second cas, ils y vont accompagnés par « d'autres connaissances », ou bien ils s'y rendent seuls et très souvent ils y retrouvent d'autres personnes. Dans ce dernier cas, la fréquentation des bars constitue un autre indice d'ouverture sur l'extérieur. Dans le cas précédent, elle constitue au contraire un autre exemple de pratique de proximité.

Tableau 2. Les modes d'usages du quartier dans les différents sites étudiés

	Aucun usage (ou faible usage)	Usage fondé sur la proximité	Usage mixte	Usage fondé sur l'ouverture	TOTAL
Montreuil	34,7	22,1	18,5	24,7	100
Versailles	22,4	19,8	23,3	34,5	100
Paris	7,6	14,4	49,7	28,2	100
Lyon	22,2	18,3	23,1	36,4	100
Montpellier	12,6	15,3	30,0	42,1	100
Ensemble	19,9	18,0	28,9	33,2	100

N = 1 697 (Khi2 très significatif) – Source : Enquête 1997.

Tableau 3. Les rapports résidentiels des habitants des quartiers anciens centraux

	Effectifs	%
1. Ni logement, ni quartier, ni ville	75	4,4
2. Logement (uniquement ou principalement)	213	12,6
3. Quartier (uniquement ou principalement)	90	5,3
4. Ville (uniquement ou principalement)	239	14,1
5. Logement et quartier (uniquement ou principalement)	182	10,8
6. Logement et ville (uniquement ou principalement)	358	21,2
7. Quartier et ville (uniquement ou principalement)	167	9,9
8. Logement, quartier et ville (usages moyens)	126	7,5
9. Logement, quartier et ville (usages élevés)	241	14,3
TOTAL	1691	100,0

Source : Enquête 1997